A gift of
Associated
Medical Services Inc.
and the
Hannah Institute
for the
History of Medicine

csp

ESSAY
SUR LA NATURE
DE
L'AME,

Où l'on tâche d'expliquer son union avec le Corps, & les loix de cette union.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

A PARIS,

Chez CHARLES OSMONT, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, à l'Olivier.

MDCCXLVII.

Avec Approbation & Permission.

541050

CSP
BD
423
.L665
1747

AVERTISSEMENT.

LEs diverſes altérations de l'eſprit qui dérangent toute l'œconomie du corps de l'homme, & les différens déſordres de notre machine qui affectent diverſement l'eſprit, ſont des vérités de fait qu'on ne peut révoquer en doute, & qui établiſſent une liaiſon ſi intime, & une dépendance ſi mutuelle entre le Corps & l'Ame, qu'il ſemble que ces deux ſubſtances n'en faſſent qu'une. Des obſervations

non moins certaines, nous démontrent qu'il eſt dans l'intérieur de notre cerveau un lieu fixe où l'Ame réſide, & où elle exerce toutes ſes opérations. Ces principes ſont inconteſtables; mais ils ne s'accordent pas avec les opinions Métaphyſiques que l'on croit être tellement indubitables, qu'on ne craint point de dire qu'elles ſont d'éternelle vérité, æternæ veritatis; *telle eſt la force des préjugés! On tâchera de les détruire ici, & d'accorder la Raiſon & la Métaphyſique la plus pure avec les obſervations Phyſiques & la Religion, dont*

les fondemens ſont le plus ferme appuy des bonnes mœurs. On fera voir que le commerce étroit qu'on remarque entre l'eſprit & la matiere, n'exclut pas la diſtinction réelle de ces deux ſubſtances, qu'on établira d'abord ſur des principes qui paroiſſent devoir ſatisfaire les perſonnes qui font uſage de leur raiſon : En admettant les faits qui démontrent que l'Ame occupe un lieu borné & limité, on eſpere éluder les conſéquences qu'en tirent tous ceux qui croyent le matérialiſme de l'Ame : *ſentiment dont les faux principes éblouiſ-*

ſent particuliérement ceux qui examinent la nature de plus près, parce qu'affectant de ne juger de rien que ſur le témoignage de leurs ſens, ils ſe font une loi de douter de tout ce qui peut troubler le repos de leur eſprit, ſous le prétexte que leurs ſens ne leur en donnent point de certitude, & qu'ils n'en apperçoivent pas même la probabilité.

Les réflexions dont on fait part au Public dans ce petit ouvrage, ſont extraites du Livre d'un Philoſophe (a) *dont les principes ont paru convaincans. Cet extrait n'avoit point*

(a) M. de Saint Hyacinte.

d'abord été fait pour paroître sous la forme & sous le titre où il est. Les propositions qu'il renferme étoient parsemées dans un autre ordre, entre des Observations Anatomiques relatives à cette matiere, mais qui pouvant trouver une place plus utile, seront réservées pour une occasion plus favorable au progrès de l'Art de guérir. On a même retouché cet Extrait, de façon qu'on y a employé, autant qu'on a pu, les propres termes de l'Auteur, afin de ne point altérer son vrai sens, & que le jugement qu'on en portera rejail-

liſſe totalement ſur lui, ſans qu'un ſecond puiſſe en aucune façon en partager l'honneur, n'y ayant d'autre part que l'arrangement & la diſpoſition de la matiére, qui n'a pas demandé un travail qui mérite d'être le motif d'aucunes louanges.

ESSAY
SUR LA NATURE DE L'AME,

Où l'on tâche d'expliquer son union avec le Corps, & les loix de cette union.

LE Corps humain eſt formé d'un aſſemblage prodigieux de tuyaux, de machines hydrauliques & pneumatiques, & de léviers de tout genre : c'eſt un compoſé de parties ſolides & fluides, dont l'action réciproque exécute toutes les fonctions aux-

quelles il eſt deſtiné. On ne voit dans ſa ſtructure qu'une matiére organiſée avec un art admirable, & dont les mouvemens ſont déterminés par la conſtruction & le poids de la machine, & par la nature & la qualité des liqueurs. Le moindre défaut dans cette organiſation, & dans cet accord mutuel entre les liqueurs & les ſolides, détruit, ou du moins trouble & dérange néceſſairement l'exercice des fonctions.

Fonctions vitales.

On diſtingue trois eſpéces de fonctions dans le corps de l'homme, les vitales, les naturelles, & les animales. On entend par fonctions vitales, celles qui ne peuvent être abolies totalement ſans cauſer immédiatement la mort du Sujet. Telles ſont la circulation du ſang, la reſpiration, & l'action de quelques parties du cerveau, qui dans l'état na-

turel n'eſt qu'une ſuite des deux premieres.

Les fonctions naturelles ſont celles qui ſervent à la conſervation & à l'entretien de la machine : elles ne ſont que ſécondaires, & peuvent être dérangées ſans opérer immédiatement la deſtruction du Sujet. Telles ſont la digeſtion qui prépare les ſucs qui doivent réparer le corps, la nutrition qui eſt l'emploi de ces ſucs, l'accroiſſement qui eſt une ſuite de la nutrition & de l'extenſibilité des parties, les ſécrétions des liqueurs particuliéres qui émanent de la maſſe du ſang; on peut y joindre la génération, qui non-ſeulement conſerve l'homme, mais le rend même en quelque façon immortel, en perpétuant ſon eſpece & en le faiſant revivre dans ſes ſucceſſeurs. Fonctions naturelles.

On ſçait aſſez la différence qu'il y a entre les fonctions naturelles

& les vitales, puiſque l'action de celles-ci ne peut être un moment interrompue, ſans mettre la vie dans un péril imminent : celles-là au contraire peuvent ſouffrir pluſieurs altérations ; & il eſt même à propos que l'exercice de quelques-unes ſoit ſouvent ſurſis, plus ou moins cependant, ſelon la nature de l'action, & ſelon la force ou la débilité des organes qui y ſervent. Elles ont ceci de commun, c'eſt qu'elles paroiſſent dépendre purement *des principes automatiques*, & n'être que l'effet de l'arrangement & de la combinaiſon de la matiére. On remarque en effet dans les végétaux, de même que dans le corps de l'homme, une circulation de ſucs néceſſaires pour la vie, la nutrition & l'accroiſſement ; ces dernieres fonctions ne peuvent être que la ſuite d'une digeſtion & d'une élaboration

particuliére des ſucs de la terre, puiſque dans le même terrain, & à côté les unes des autres, l'on voit croître également des plantes ſalutaires & des nuiſibles. Malpighi (*a*) a découvert les organes de la reſpiration dans les plantes, & a démontré la ſtructure de leurs trachées. La génération qui eſt dans l'homme un myſtére impénétrable, eſt à un plus haut degré de perfection dans les plantes, dont l'heureuſe & ſurprenante fécondité nous fournit les alimens les plus conformes à notre nature. La méchanique d'un Moulin n'eſt-elle point une image de quelques phénoménes de la digeſtion ? On y voit la maſtication, la ſéparation des parties les plus déliées de la matiére broyée, & l'expulſion des feces ; on eſt donc bien fondé de croire après tous ces faits, que les fonctions vitales &

(*a*) Anatom. plant.

les naturelles, ſont un produit de la méchanique du corps.

Fonctions animales.

Les fonctions animales qui ſont propres aux corps animés, ſont *le ſentiment & le mouvement*, c'eſt-à-dire, la faculté de ſentir les impreſſions extérieures, & la puiſſance de ſe mouvoir. Pour avoir des notions claires ſur ces fonctions, on ne peut ſe diſpenſer d'en connoître le principe & la cauſe : c'eſt le ſujet de ce petit ouvrage.

Le principe du ſentiment & du mouvement n'eſt point matériel.

Le pouvoir d'agir ou de mettre quelque choſe en mouvement, doit dépendre & dépend effectivement d'un principe actif; & il n'y a qu'un principe ſenſible qui puiſſe s'appercevoir des impreſſions qui lui ſont extérieures. Le principe du mouvement & du ſentiment qui a ces propriétés, eſt donc une ſubſtance ſenſible & active, & cette ſubſtance

ſubſtance eſt un être diſtingué de la matiére ; car ce principe & la matiére ont des propriétés incompatibles & contradictoires : l'une n'eſt qu'un aſſemblage d'êtres infiniment petits & infiniment ſolides ; on ne voit dans l'autre que ſenſibilité & activité : ſi l'ame étoit matérielle, elle n'auroit point d'autres propriétés que celles de la matiére, & la matiére auroit auſſi toutes les propriétés de l'ame, & devroit être ſenſible & active : propoſition abſurde, qui trouveroit dans toutes les parties d'un grain de ſable, d'une goutte d'eau, d'une particule d'air, autant d'agens libres & intelligens : telle eſt l'extravagante conſéquence qui ſe déduiroit de la ſuppoſition que l'ame n'eſt que le réſultat de la méchanique du corps.

Je joins à cette preuve le raiſonnement qui ſuit : c'eſt un

extrait d'un Livre de l'Abbé de Dangeau, fait par Bayle, qui eſt inſéré dans le premier Tome des Nouvelles de la République des Letrres, & que quelques Auteurs dont les ſentimens du cœur ſur cet article ne doivent point rendre le témoignage ſuſpect, ont regardé comme une démonſtration auſſi aſſurée que celles des Géometres.

» Quand vous vous chauffez » la main, il eſt ſûr que vous » avez une ſorte de plaiſir ſi dans » le même tems on approche de » votre nez une odeur agréable, » vous ſentez une autre eſpéce » de plaiſir. Si je vous demande » lequel de ces deux plaiſirs » vous plaît d'avantage, vous » me répondrez que c'eſt celui-» ci ou celui-là : vous compa-» rez donc enſemble ces deux » plaiſirs & vous jugez d'eux en » meme-tems. Si après que vous

» vous êtes échauffé, & que
» vous avez ſenti l'odeur, je
» vous fais voir un beau tableau
» *du Pouſſin*, ſi je vous fais en-
» tendre Mademoiſelle *Rochois*,
» ſi je vous fais manger un pota-
» ge de *Talbot*, n'eſt-il pas vrai
» que vous pourrez dire lequel
» de tous ces plaiſirs a été le plus
» grand ? il faut donc que ce qui
» juge en vous ait reſſenti tout
» cela. Ce même *vous* qui juge,
» connoît ſi un plaiſir des ſens eſt
» plus grand qu'une ſpéculation,
» & choiſit entre ces deux choſes.
» Donc le même principe qui ſent
» les plaiſirs ſenſuels, ſent auſſi les
» ſpirituels, & juge & veut : c'eſt
» une preuve manifeſte que votre
» nez ne ſent point l'odeur, &
» que votre main ne ſent point la
» chaleur. Car comme la main &
» le nez ſont deux choſes abſolu-
» ment diſtinctes l'une de l'autre,
» il eſt auſſi impoſſible que l'une

» ſente ce que l'autre ſent, qu'il
» eſt impoſſible que nous ſentions
» dans cette chambre le plaiſir
» que ſentent préſentement ceux
» qui ſont à l'Opéra : il faut donc
» non-ſeulement que vous qui
» ſentez l'odeur & la chaleur tout
» à la fois, ne ſoyez point le nez
» & la main ; mais auſſi que ce
» ſoit une choſe où il n'y ait point
» pluſieurs parties, parce que s'il
» y avoit pluſieurs parties, l'une
» ſentiroit la chaleur pendant que
» l'autre ſentiroit l'odeur, & l'on
» n'y trouveroit rien qui ſentît
» tout enſemble l'odeur & la cha-
» leur, qui les comparât enſem-
» ble, & qui jugeât que l'une eſt
» plus agréable que l'autre. Il
» faut donc conclure de toute né-
» ceſſité que votre ame qui eſt le
» principe de vos ſentimens eſt
» un être ſimple ; ſi elle eſt ſim-
» ple, elle eſt indiviſible, & ſi
» elle eſt indiviſible, elle eſt im-

» mortelle, parce qu'il ne ſe fait
» point de deſtruction naturelle-
» ment que par la ſéparation des
» parties qui compoſent un tout.
» Ne me dites pas que chaque par-
» tie de l'ame reçoit ce que toutes
» les autres reçoivent ; car ſi dans
» cette ſuppoſition votre ame avoit
» deux parties, il y auroit en vous
» deux choſes qui ſentiroient, qui
» jugeroient & qui voudroient,
» ſans qu'il vous arrivât plus d'a-
» vantage que s'il n'y en avoit
» qu'une ; d'où il s'enſuit que
» l'une d'elles ſeroit entiérement
» inutile.

Ce que nous venons de rapporter eſt plus que ſuffiſant pour convaincre de l'exiſtence d'une ſubſtance, principe de nos fonctions, & abſolument différente de la matiére. On nomme cette ſubſtance *ſpirituelle* ; mais quelle eſt ſa nature ? C'eſt un être tout différent de la ſubſtance maté- Nature de l'Ame.

rielle, puiſqu'elle a des propriétés contradictoires ; elle n'eſt point ſolide, parce que la ſolidité eſt oppoſée à la ſenſibilité & à l'activité ; elle n'eſt pas peſante, puiſqu'elle n'eſt pas ſolide ; elle n'a pas de figure déterminée, parce qu'une figure déterminée ſuppoſe de la ſolidité ; par la même raiſon elle n'eſt pas viſible, parce qu'il faut de la ſolidité pour réfléchir la lumiere ; enfin elle n'eſt point dure, parce que la dureté eſt oppoſée à la ſenſibilité, & que d'ailleurs elle ſuppoſe la ſolidité.

La ſubſtance ſpirituelle eſt ſimple, ſenſible & active, elle a en elle-même le principe de ſon action, & conſtitue un être qui a le pouvoir de ſentir, de réfléchir, de juger, de vouloir & d'agir, toutes propriétés négatives à celles de la matiere.

Siége de l'Ame. Il ne faut point de raiſonne-

nemens pour nous décider sur le lieu que l'ame occupe ; il faut que les conjectures soient soumises à des faits constans : *le corps calleux* est la partie du cerveau où l'ame réside : c'est-là son siége, c'est de ce lieu qu'elle exerce ses fonctions. En donnant un précis des preuves qui lui établissent ce domicile, on pourroit empêcher quelques Lecteurs peu curieux ou faciles à satisfaire, de voir le Mémoire que M. DE LA PEYRONIE a donné sur ce sujet ; ce seroit les priver en même-tems de la satisfaction qu'ils auroient eûe en apprenant par quelles voyes on a pû mettre en évidence une matiére aussi difficile à approfondir. Cet Ouvrage est inséré dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1742.

Etendue de l'Ame.

L'Ame est un être fini & borné qui est étendu dans le lieu qu'il oc-

cupe. Cette propoſition n'eſt point téméraire, & il eſt auſſi facile de la prouver, que de faire voir que la propoſition contraire, quoiqu'admiſe par pluſieurs Philoſophes, & entre autres par les Cartéſiens & les Malbranchiſtes, eſt une ſource d'erreur & d'impiété. L'étendue eſt un attribut néceſſaire à tout ce qui exiſte de créé : notre ame exiſte, comme il a été démontré, elle eſt donc étendue : un être fini ne peut exiſter ſans être quelque part & ſans occuper le lieu où il eſt ; l'ame étant un être ſimple, ne peut pas à la vérité être bornée par des parties terminantes ; mais elle le ſera par les êtres environnans, & par l'être où elle ſera contenue, puiſqu'elle n'eſt pas infinie. Elle occupera donc le lieu où elle ſera, & par conſéquent aura une étendue.

En

Envain m'objectera-t'on *que tout ce qui eſt étendu eſt matériel*, c'eſt un faux principe qu'une Philoſophie trop univerſellement reçûe, a fait admettre comme une vérité inconteſtable ; car tout être qui exiſte doit être étendu à raiſon de ſa ſubſtance, l'étendue étant l'attribut inſéparable de l'être à raiſon de ce qu'il eſt. L'étendue n'eſt qu'une idée abſtraite de l'exiſtence des choſes, & par conſéquent n'a ainſi que toutes les autres propriétés ou attributs, rien de réel que la ſubſtance même des choſes qui exiſtent. L'étendue eſt une propriété univerſelle qui convient à tout être exiſtant même de nature eſſentiellement différente ; elle ne leur convient pas à la vérité de la même maniére ; mais à raiſon de la nature de leurs ſubſtances, puiſqu'elle n'eſt rien

Ce que c'eſt que l'étendue.

en soi de distinct de la réalité de leurs substances.

Il y a plus, si l'on entend par étendue, quelque chose de divisible & de mesurable, on pourroit dire que la matiére n'est point étendue ; car la matiére étant physiquement impénétrable, elle est indivisible. On ne peut pas dire la moitié d'une substance, le quart d'une substance ; ce seroit une contradiction dans les termes comme une impossibilité dans la chose : quand on dit qu'on divise un corps, on ne fait qu'une séparation des parties qui le composent ; on ne divise point la matiére en elle-même, on détruit seulement l'union & l'assemblage des molécules de la matiére ; ainsi ceux qui objectent que par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la divisibilité se trompent, & voici la cause de leur erreur : sans avoir

fait attention à ce que c'eſt que l'étendue dont ils ont reçû une idée abſtraite de la co-exiſtence des êtres viſibles, & de la diſtance de ceux qu'ils apperçoivent dans l'éloignement, qu'ils ont vû ces êtres diſtincts les uns des autres, terminés par des figures particulieres, ſéparables les uns des autres par le mouvement ; ils ont joint l'idée de l'étendue & de la diviſibilité ſi étroitement l'une à l'autre, qu'ils ſe ſont aiſément perſuadés qu'elles ſe ſuppoſoient néceſſairement, ſans obſerver que quoique la diviſibilité ſuppoſât l'étendue, l'étendue ne ſuppoſoit pas la diviſibilité ; qu'ainſi c'étoient deux propriétés qui pouvoient ſe trouver enſemble ; mais qui pouvoient auſſi ne s'y pas trouver. *Deſcartes*, & tous ceux qui ont embraſſé ſa doctrine, au lieu de dire que l'étendue étoit *un attribut eſſen-*

tiel à la matière & *la penſée* un *attribut eſſentiel à l'eſprit*, ont dit que l'eſſence de l'eſprit conſiſtoit dans la penſée, & l'eſſence de la matiére dans l'étendue, & ils l'ont dit par oppoſition de l'être penſant à l'être matériel ; comme ſi le propre ou l'eſſence de l'un étoit d'être étendue, & le propre ou l'eſſence de l'autre étoit de ne l'être pas. Ainſi ils ont fait conſiſter l'eſſence d'une ſubſtance dans ce qui la ſuppoſe, & ont pris des propriétés pour l'eſſence réelle des êtres ; c'eſt un renverſement d'idées d'où peut naître une confuſion & dans les choſes & dans les termes.

Deſcartes en faiſant conſiſter l'eſſence de la matiére dans l'étendue, a conclu *que tout ce qui étoit étendu étoit matériel*, & a été obligé de dire que l'Ame n'avoit point d'étendue. De ces propoſitions, de prétendus eſprits

forts ont conclu que l'ame n'étoit point un être différent du corps, mais qu'elle consistoit seulement dans les mouvemens de sa mécanique, comme si des mouvemens pouvoient être des êtres qui eussent des propriétés, & qu'un mouvement pût sentir, pût avoir une idée & une volonté. Ils appellent à leur secours leur grand raisonnement qui fait impression sur tant de gens, qu'il y en a qui admettent la distinction réelle de l'ame & du corps, & qui prétendent & soutiennent en même-tems qu'on ne peut la prouver ni la croire que par les lumiéres d'une révélation divine. Voici ce grand argument.

» L'ame n'est point étendue, car » elle seroit matérielle : n'ayant » point d'étendue elle n'est nulle » part ; car si elle étoit quelque » part, elle occuperoit un lieu, » & auroit par conséquent une

» étendue quelconque. Or on ne » conçoit pas qu'un être qui n'eſt » nulle part exiſte. L'ame n'eſt » donc qu'un réſultat de la mé- » canique du corps &c. « On croit le prouver en faiſant voir combien dans certains cas l'ame eſt affectée des divers états de bien ou de mal où le corps ſe trouve, & combien ce qu'ils diſent que nous appellons *ame* influe ſur l'état du corps.

Les principes que nous avons poſés détruiſent & renverſent ce raiſonnement, qui n'a, comme on le voit, d'autre appui que la négation de l'étendue de l'ame.

En privant l'ame d'étendue, *Deſcartes* a-t'il mieux rencontré en lui donnant la penſée pour eſſence? Non ſans doute. La penſée n'eſt que l'effet de la ſenſibilité & de l'activité: or un effet n'eſt point une propriété eſſentielle, il en ſuppoſe ſeulement

une capable de la produire, & la propriété de pouvoir penſer ſuffit pour faire un être penſant, un être ſpirituel. Quand un être qui par ſa nature eſt ſenſible & actif, n'exerceroit ni ſa ſenſibilité, ni ſon activité, comme il arrive par la mauvaiſe diſpoſition des organes dans certaines maladies, il ne laiſſeroit pas toujours d'être ce qu'il eſt, capable de ſentir & d'agir, & cela ſuffit pour le diſtinguer eſſentiellement de tout être matériel.

Si l'eſſence de l'ame conſiſtoit dans la penſée, on ne dormiroit jamais; car le ſommeil eſt la ſuſpenſion de toute action. Dormir, c'eſt ne penſer à rien. Ce n'eſt pas le corps qui dort, c'eſt l'ame. Le corps ne dort ni ne veille, il agit & ſe repoſe, mais ſans ſentir qu'il agit ou qu'il ſe repoſe, non plus qu'une montre qui va, ou une montre qu'on a

oublié de remonter ; l'Horloger s'en apperçoit, mais la montre n'en ſent rien.

Union de l'ame avec le corps.

L'union de l'ame avec le corps cauſe quelques doutes ſur la diſtinction réelle de ces deux ſubſtances : on a peine à concevoir qu'une ſi grande dépendance, qu'une union ſi étroite puiſſe ſe trouver entre deux êtres ſi diſtincts. Ces fureurs, ces extravagances, ces viſions, ces aliénations de l'eſprit, cet abattement douloureux, la perte de la mémoire, les inquiétudes, les angoiſſes, les altérations de toute la machine qui paſſent juſques dans l'ame, où les paſſions de l'ame qui altérent toute la machine, les diverſes façons de penſer dans la ſanté ou dans la maladie, dans l'agitation ou dans la ſérénité, ſont les fondemens de ces doutes : une comparaiſon auſſi ſenſible que juſte, répondra

à ces difficultés : c'eſt M. de Saint Hyacinte qui parle, (*a*)

» Je ſuppoſe un Pilote qui » monte un vaiſſeau pour un » voyage de long cours ; il a di- » vers Matelots ſous ſes ordres : » ce ſont les eſprits animaux du » vaiſſeau dont il eſt l'ame ; il » leur commande, ils obéiſſent » à ſa voix, ils appareillent, ils » partent ; le Pilote ordonne » la manœuvre néceſſaire pour » prendre le vent ou pour le con- » ſerver ; la mer eſt ſans vagues, » le ciel ſans nuages, le vent » doux & favorable, le vaiſſeau » gouverne bien & ſans peine. Il » ne peut ſe faire que le Pilote » ne goûte du plaiſir dans le » commencement de cette navi- » gation ; il jouit long tems de » ce plaiſir tout le favoriſe.

» Cependant le vent ceſſe tout » à coup un calme parfait ſuc- » céde & dure preſque la moitié

(*a*) Recherches philoſophiques pag. 309.

» d'un mois, l'eau de la mere eſt
» comme de l'huile ; un ſoleil ar-
» dent darde à plomb ſes rayons,
» le gouvernail eſt inutile, & les
» voiles ne peuvent ſervir qu'à
» faire de l'ombre ; le plaiſir s'é-
» vanouit alors, l'ennui prend ſa
» place, & avec l'ennui la crainte
» qu'un ſi long calme ne ſoit ſuivi
» de quelque tempête.

» En effet le ciel ſe couvre de
» nuages, l'air s'obſcurcit, le vent
» s'éleve devient furieux & bien-
» tôt on voit les vagues blan-
» chiſſantes accourir de toutes
» parts & venir ſe briſer contre
» le vaiſſeau ; elles l'agitent ſi
» rudement qu'elles l'engloutiſ-
» roient s'il étoit moins grand,
» & qu'elles l'ouvriroient s'il
» étoit d'une moins bonne conſ-
» truction ; le Pilote peut à peine
» tenir le gouvernail, & quelque
» effort qu'il faſſe, il ne peut te-
» nir ſon vaiſſeau contre la mer

» & le vent : pour comble de mal-
» heur il eſt porté dans un cou-
» rant qui l'entraîne loin de ſa
» route & qu'il ne peut refouler,
» lors même que la tempête eſt
» finie. Que faire ? Il eſt dans ce
» vaiſſeau. Il eſt vrai qu'il le gou-
» verne à ſa volonté quand il
» n'eſt pas maîtriſé par les vents
» ni les flots ; mais il en doit
» ſouffrir tous les inconvéniens,
» lorſque leur force eſt ſupérieure
» à la ſienne & à tout l'art de la
» manœuvre.

» Lors même que le Pilote vo-
» gue avec le meilleur vent, peut-
» il s'empêcher de ſentir les moin-
» dres mouvemens de ce vaiſſeau ?
» Non. Il y eſt uni, il faut qu'il
» ſente ce qui s'y paſſe, qu'il y
» eſſuye juſqu'au déſagrément des
» vapeurs qui s'élevent du fond
» de cale, & celui des mauvaiſes
» odeurs qui s'exhalent des mar-
» chandiſes, des proviſions, des

» passagers & de tout l'équipage ;
» il est uni à ce vaisseau. Je sup-
» pose maintenant que ce vais-
» seau entraîné par la rapidité du
» coulant soit porté contre des
» rochers où il se brise ; tout est
» englouti, le seul Pilote échap-
» pe : le vaisseau peut donc périr,
» & le Pilote subsister après la
» la perte de son vaisseau : ainsi
» quoiqu'uni avec son vaisseau, le
« vaisseau & lui n'étoient pas la
» même chose.

» En supposant si on veut,
» qu'il eût péri dans le naufrage
» de son vaisseau, quoique lors-
» qu'ils étoient l'un & l'autre en
» bon état, l'un fit sentir des
» mouvemens involontaires à
» l'autre, & que l'autre fît chan-
» ger & mouvoir son vaisseau se-
» lon sa volonté, il est certain
» que le corps du Pilote n'étoit
» point une partie du vaisseau.

» Deux êtres très-distincts peu-

» vent donc être unis, de ſorte
» qu'ils ſeront dans une mutuelle
» dépendance ſans être pour cela
» de la même eſpéce. Ainſi l'exiſ-
» tence de l'être ſpirituel néceſ-
» ſairement diſtinct de la matiére
» étant démontré par l'impoſſibi-
» lité qu'il y a que la matiére ſoit
» ſenſible & active, la dépendan-
» ce mutuelle de l'ame & du corps
» ne fait pas une difficulté qui puiſ-
» ſe affoiblir la conviction de la di-
» ſtinction réelle de ces deux êtres.

Après tout ce qui vient d'être dit, les loix de l'union de l'ame avec le corps ne ſeront pas difficiles à concevoir : car deux choſes ſont unies lorſque leur ſituation eſt telle qu'elles ſe touchent immédiatement ; c'eſt-là l'idée de l'union. Or puiſque l'être ſpirituel exiſte en quelque part, il touche ce qui l'environne immédiatement quelque choſe que ce ſoit : car ce n'eſt pas

Loix de l'union de l'ame avec le corps.

la nature des êtres qui fait qu'ils se touchent, c'eſt leur approximation & leur ſituation. Que l'ame ſe trouve donc placée dans le cerveau immédiatement où ſe rapportent tous les mouvemens de ce qui ſe paſſe dans le corps, & qu'active, elle y puiſſe même parcourir l'endroit où vraiſemblablement ſe conſervent les traces qu'elle aura reçûe, elle recevera alors à l'occaſion de tels ou tels mouvemens tous les ſentimens qu'elle doit recevoir ſelon l'inſtitution du Créateur, & retrouvera même ceux qu'elle aura reçûs autrefois : & comme cette union l'aſſervit à recevoir divers ſentimens involontaires, elle la met auſſi en état de communiquer au corps ſa volonté & de le faire agir en conſéquence. Quoi de plus conforme à ce que nous ſentons, lorſque nous rentrons en nous-mêmes ?

FIN.

TABLE

Des Matieres contenues dans ce petit Ouvrage.

A

Ame. Sa nature, *page* 21
Ame, eſt un être fini & borné, 23
Ame, eſt un être ſimple, 20
Ame, eſt un être étendu, 23
Argument contre l'étendue de l'ame, 29
Ame: elle n'eſt point bornée par des parties terminantes, 24
Ame: elle eſt bornée par les êtres qui l'environnent, 24
Ame: ſon domicile eſt dans le cerveau, 23
Ame, eſt une ſubſtance ſenſible & active, 22
Ame: elle a en elle-même le principe de ſon action, 22
Ame, eſt une ſubſtance indiviſible, 20
Ame: elle eſt immortelle, 20

C

Cerveau. L'action de quelques-unes de ſes parties eſt eſſentiellement néceſſaire à la vie, 12
Circulation (la) du ſang eſt une fonction vitale. 12
Circulation des liqueurs dans les plantes, 14
Comparaiſon fort juſte ſur l'union de l'ame avec le corps, 33
Corps calleux (le) eſt la partie du cerveau où l'ame exerce ſes fonctions, 23
Corps humain : ſa ſtructure eſt admirable, 11
Corps humain (le) eſt une machine hydraulique & pneumatique, 11
Corps humain : ſon accroiſſement eſt une ſuite de la nutrition & de l'extenſibilité des parties, 13

D

Deſcartes, ſa doctrine eſt inſoutenable ſur la nature de l'ame, 27
Dépendance (la) mutuelle du corps & de l'ame n'exclut pas la diſtinction réelle de ces deux ſubſtances, 37
Digeſtion (la) eſt une fonction naturelle, 13. Elle prépare les ſucs qui doivent

doivent réparer le corps, 16
Digeſtion : la méchanique d'un moulin en eſt une image, 15
Diviſibilité (la) n'eſt que la ſéparation des parties d'un corps, 26

E

Eſſence de l'ame : elle conſiſte dans l'activité & la ſenſibilité, 22
Eſſence de l'eſprit : elle ne conſiſte pas dans la penſée, 28
Eſſence de la matiere, elle conſiſte dans la ſolidité, 17. Elle ne conſiſte pas dans l'étendue, 28
Etendue, ce que c'eſt 25
Etendue eſt l'attribut inſéparable de l'être, 16
Etendue n'eſt point quelque choſe de diviſible & de meſurable, 26
Etendue : elle ne ſuppoſe pas la matérialité, 25
Etendue : elle eſt une propriété néceſſaire à tout ce qui exiſte de créé, 24
Etendue : elle eſt une idée abſtraite de l'exiſtence des choſes, 25. Elle n'eſt rien de réel que la ſubſtance même des choſes qui exiſtent, *ibid.*
Etendue : elle eſt une propriété univerſelle qui convient à tout être exi-

ſtant, même de nature eſſentiellement différente, *ibid.*
Etendue : elle ne ſuppoſe point la diviſibilité, mais la diviſibilité ſuppoſe l'étendue, 27
Etendue : la négation de l'étendue de l'ame eſt une ſource d'erreurs, 24

F

Fonctions du corps : elles dépendent de l'action réciproque des ſolides & des fluides, 12
Fonctions animales ſont propres aux corps animés, 16. Elles conſiſtent dans le ſentiment & le mouvement, *ibid.*
Fonctions animales : elles dépendent d'un principe diſtingué de la matiere, 16
Fonctions naturelles ſervent à l'entretien de la machine, 13
Fonctions vitales elles ne peuvent être abolies ſans cauſer la mort, 12
Fonctions (les) vitales & les naturelles s'exécutent par le ſeul arrangement de la matiere, 14

G

Génération : cette fonction eſt naturelle, 13

Génération (la) rend en quelque façon l'homme immortel, 13
Génération eſt à un plus haut degré de perfection dans les plantes que dans l'homme, 15

I

Impénétrabilité : propriété de la matiere, 26

L

La Peyronie. (M. de la) Son Ouvrage ſur le ſiege de l'ame, 23
Loix de l'union de l'ame avec le corps 37

M

Malpighi a découvert les organes de la reſpiration dans les plantes, 15
Matiere : elle eſt phyſiquement impénétrable, 26
Matiere (la) eſt indiviſible, 26
Mouvement : la faculté de ſe mouvoir eſt une fonction animale, 16. Cette puiſſance dépend d'un principe actif, *ibid.*

N

Nutrition : c'eſt une fonction naturelle, 13. Elle employe les

ſucs que la digeſtion a préparés; *ibid.*
Nutrition : elle ſe fait dans les plantes, de même que la digeſtion, 14

P

Penſée : c'eſt un attribut eſſentiel à l'eſprit, 28
Penſée (la) n'eſt que l'effet de la ſenſibilité & de l'activité de l'ame, 29
Penſée : on penſe différemment dans la ſanté & dans la maladie, 32
Penſée : ſi l'eſſence de l'ame conſiſtoit dans la penſée, on ne dormiroit jamais, 31
Proprietés : elles ne ſont point l'eſſence des êtres, elles la ſuppoſent. 28
Proprietés de l'ame ſont incompatibles avec celles de la matiere, 17

R

Reſpiration, c'eſt une fonction vitale, 12. Les plantes réſpirent, 15

S

Sentiment : la puiſſance de ſentir eſt une fonction animale qui dépend d'un principe ſenſible, 16
Siege de l'ame, 22

Solidité : c'eſt l'eſſence de la matiere, 17
Sommeil eſt une ſuſpenſion de toute action, 31
Sommeil : il affecte l'ame & non le corps, 31.

U

Union : c'eſt l'approximation de deux choſes qui ſe touchent immédiatement, 37
Union : il y en a une ſi intime entre le corps & l'ame, qu'il ſemble que ces deux ſubſtances n'en faſſent qu'une, 32

Fin de la Table.

APPROBATION

J'Ai lû un Manuscrit intitulé : *Essay sur la nature de l'Ame* ; Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 9 Décembre 1746.

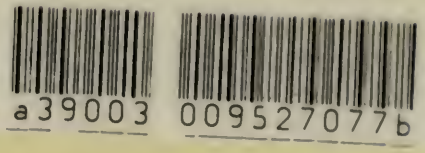
Signé, J. TAMPONNET, Docteur de la Faculté de Théologie de Paris.

VU l'Approbation ci-dessus. Permis d'imprimer, à la charge d'enregistrement à la Chambre Syndicale. Ce 13 Décembre 1746.

Signé, MARVILLE.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires-Imprimeurs de Paris, N°. 3117. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 10. Juillet 1745. A Paris, le 14 Décembre 1746.

Signé, G. CAVELIER pere, *Syndic.*


a39003 009527077b